

Fiction

Number 82, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (82), 11–24.

Collectif

LES TRAVAUX DE
PHILOCRATE BÉ

DÉCOUVREUR DE MOTS

L'instant même/Musée de
la civilisation, Québec, 2000,
203 p. ; 19,95 \$

Mais qui est donc ce Philocrate Bé ? « Philocrate Bé ! Philocrate ; de *philo* : 'amour' et *kratos* : 'force, puissance, pouvoir'. [...] Cet homme portait un nom qui commençait comme un programme de parti politique et se terminait dans le cri du mouton. Béééé ! », s'exclame Anne Legault. « Une grande gigue maigre comme un échalas. Les tifs en chaume, le pif en coupe-papier, les badigoinces en serre-livres. » Un « Nétenolin-gouiste » venu « renifler dans le vocabulaire » de villageois méfiants, affirme pour sa part Jean-Noël Blanc. « Un homme de lettres, un professeur et un critique, journaliste à ses heures, fils cadet d'une famille parisienne d'intellectuels pourtant très doués pour l'immobilier. » Grâce à sa belle parlure, « Philocrate Bé ravageait le cœur d'innombrables jeunes francophiles », confie quant à elle Lori Saint-Martin. À dire vrai, il était dans la ligne de mire de l'Académie, qui, selon Nicolas Dickner, voulait « la tête de ce *dangereux verbotisme*, recherché pour *subversion* et *argotisme* ».

Philocrate Bé ? Une bien belle chimère, en vérité, née de l'imagination fertile de francophones heureux de l'être et qui se délectent à admirer « les finesses de notre langue », comme le dit si bellement Claire Martin. S'il m'était permis de néologiser – philocratisons donc... – j'oserais même parler de *franco-phonistes* ; car ils jouent de notre langue avec tant de virtuosité jubilatoire qu'on voudrait les ériger en concertistes, ces as de la symphonie

déconcertante... À la manière du cadavre exquis des surréalistes, les auteurs ont été conviés par Gilles Pellerin à évoquer la vie du grand homme sans rien savoir des textes des autres participants. Le portrait kaléidoscopique qui en résulte est délicieusement surprenant, même si l'image finale qui nous en reste est peut-être un peu trop contradictoire pour que l'on puisse croire jusqu'au bout au mythique personnage... N'empêche ; une bien belle initiative, un somptueux hommage à notre langue, « cette chose si belle, si précieuse, si douce à l'oreille, si ferme sur la langue, si voluptueuse dans la gorge, si active dans la tête, si exaltante pour le cœur et si efficace pour l'amour ».

Isabelle Collombat

J.M.G. Le Clézio
CŒUR BRÛLE
ET AUTRES ROMANCES
Gallimard, Paris, 2000,
190 p. ; 24,50 \$

Des femmes. Elles vivent sous tous les climats, de la Provence à Hawaï, en Algérie et au Mexique, au Midwest et en Jordanie. Elles quittent leur coin de terre pour aller vers les villes ou en d'autres pays, à la suite d'un homme ou à la poursuite d'un rêve. Pour être libres, recevoir un peu d'amour. Le plus souvent, elles ne trouvent dans l'exil que la solitude, et la mort. Elles n'ont pour la plupart rien de bien remarquable, enfant des quartiers populaires, puis bonne dans une famille bourgeoise, petite prostituée. Ou simplement une « jeune fille de quinze ans », une nuit, se glisse hors de la maison des parents pour n'y plus revenir. L'une d'elles, cependant, a « tout connu, l'amour et la fête, au temps des festivals, la richesse, la célébrité pareille à une



fumée » : devenue une vieille femme, il ne lui reste dans « l'Hôtel de la solitude » qu'à se souvenir, avant qu'un jour, on emporte son corps froid.

Autant de tranches de vie que ces sept « romances », parfois des biographies résumées. L'intervalle entre l'arrivée sous la pluie à Marseille et la morgue, entre un départ et une disparition, nul ne sait où ni quand. La souffrance est partout, infligée par l'indifférence, la méchanceté, la médiocrité aveugle, mais que peut-on vraiment savoir de Pervenche, de « ce trou noir qui était en elle, et les autres n'avaient été que les circonstances de sa chute et pas sa cause » ? Après les plages, la mer, les amours enfantines, les éblouissements de « La quarantaine » ou de tant d'autres récits, on voit ici paraître un Le Clézio nocturne qui observe le mal à l'œuvre partout dans les cœurs. Il le décrit, parfois avec une neutralité dont la sécheresse évoque certains romans américains. Il est frappant de voir comment des écrivains (je pense par exemple à Modiano) parviennent en leur pleine maturité à une écriture sans apprêt, presque sans images, dans la nudité. Ailleurs, avec « Kalima », elle se fait plus lyrique, comme si Le Clézio parcourait l'éventail de ses styles et celui de ses thèmes.

Des noms passent, Rimbaud, Kerouac, London. Des rumeurs, un souffle d'errance, cette fois-ci sur des femmes. C'est l'homme qui, parfois, est le sédentaire, tel ce « dernier des Samaweyn » guidant une

étrangère dans les ruines de Pétra : elle lira pour lui enfin les lettres que le jeune Bédouin a gardées de son père inconnu, le premier occidental à pénétrer dans la cité fabuleuse. Un souffle de désert pousse toujours plus loin ces nomades chers à l'auteur. Synonyme de liberté, et de destin. Mais quel que ce soit ce destin, il faut chercher l'aventure. C'est-à-dire sortir de l'enfance, s'affranchir des protections et des tutelles. Si la souffrance est aiguë et la mort reçue parfois dans la violence, si tant d'existences sont grises, il y a un sens et une justification. Sans pathos, avec un art d'autant plus sûr qu'il s'efface, avec un respect où il faut voir de la compassion (avouée explicitement pour chacune de ces « Trois aventurières »), Le Clézio, peut-être le plus grand dans les lettres françaises d'aujourd'hui, parle de la « pauvreté inguérissable de la race humaine ». Il regarde tous ces êtres usés, oubliés et inconnus, il sait que « c'est dans leur faiblesse qu'on peut apercevoir leur part divine ».

Roland Bourneuf

Christine Angot
QUITTER LA VILLE
Stock, Paris, 2000,
202 p. ; 29,95 \$

« La chair est triste hélas... et j'ai lu *tout* ce livre ! (par curiosité sans doute pour l'immanquable phénomène Angot). C'est à mon sens infiniment regrettable mais la mode contemporaine en littérature est à l'infatuation et au ressentiment. Le narcissisme est de rigueur, qui ne prétend nullement à la rectitude. La vogue des diaristes de tout poil affectés de nombrilisme contagieux submerge le paysage éditorial, devenu – pour citer le bon mot de Jérôme Garcin – la vitrine du « tout-à-l'égo ».

Quitter la ville est donc la compilation des derniers états d'âme, des phantasmes, des rancœurs d'une Christine Angot désireuse de retrouver Paris, où grenouille le petit monde grouillant de l'édition

qu'elle exècre et qu'elle convoite tout à la fois, écartelée qu'elle est (ou qu'elle feint d'être ?) entre aigreur et obsession de devenir célèbre, quête plaintive d'un statut d'écrivain qu'elle revendique non sans asséner avec ironie quelque amère riposte et faire accessoirement la comptabilité de ses gains éditoriaux. Pour la petite histoire, la ville à quitter, ici, est Montpellier, où se situait une grande partie de *L'inceste* qui lui a valu les pires brocardages... et la renommée.

En termes de comédie humaine, personne n'a encore fait mieux ni plus actuel que Balzac ; mais à défaut de vous conseiller la (re)lecture des 90 romans de cette fresque monumentale, alors que Christine Angot écrit « Je suis la meilleure vente de tout le groupe Hachette, devant Picouly et devant Bianciotti », je serais tout simplement tentée de vous suggérer : lisez Bianciotti !

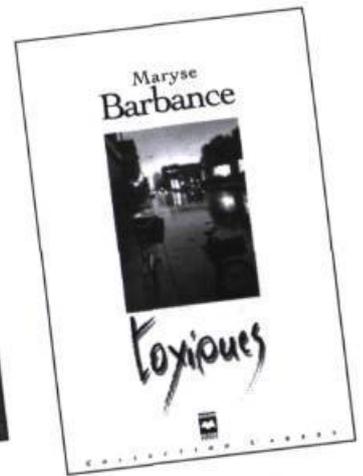
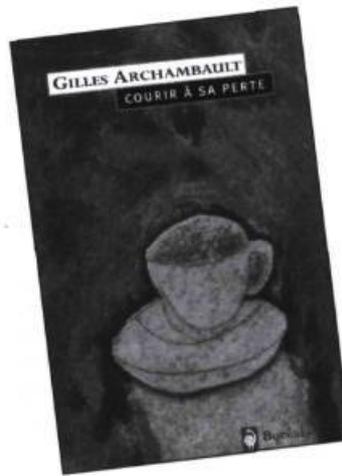
Armelle Datin

Gilles Archambault
COURIR À SA PERTE
Boréal, Montréal, 2000,
197 p. ; 21,95 \$

Courir à sa perte : le titre de ce roman intimiste exprime l'impuissance et la nostalgie que l'on éprouve lorsque, à l'aube de la vieillesse, on admet que chaque jour de vie supplémentaire est un pas de plus vers la mort. Quand on comprend que la vie est un inexorable et tragique processus, on est tenté soit de se dépêcher de vivre (de profiter comme on dit), soit de s'arrêter, de ralentir, d'économiser les heures qui passent pour retarder l'échéance. Jacques, le personnage principal de ce nouveau roman de Gilles Archambault, a définitivement choisi d'étirer le temps : « Je fais en sorte que mes gestes quotidiens soient les plus lents du monde. »

À 65 ans, Jacques a lâché prise depuis longtemps mais ne se résigne pas à vieillir. Littéralement consumé par sa passion platonique pour une femme, Mylène, qu'il a adulée pendant plus de quinze ans, il est présent au monde mais sans attente, sans haine et sans véritable désir. Il fait le dos rond pour se protéger des griffures du temps. Il sort de moins en moins, ne voyage plus, mais lit beaucoup et s'entoure de jeunes qui lui permettent de vivre par procuration : « [...] un rempart contre la mort ». Pour passer le temps, pour retrouver une atmosphère familière, pour conserver des habitudes, pour se dire qu'il est encore utile, il continue à exercer son métier : il aurait voulu faire du théâtre mais il aura été toute sa vie durant serveur dans un restaurant ; il travaille de façon occasionnelle, sans enthousiasme, mais avec sérieux. Il n'est pas nihiliste, mais hésitant : Jacques vit « doucement, [...] observant la vie comme si elle ne le concernait qu'à demi ». Il acceptera tout de même de déménager et de s'installer avec Lucienne, la sœur de Mylène ; il fera même l'amour avec elle mais leur relation se dégrade ; « [c]omment expliquer que l'amour dorénavant ne me concerne pas ? ».

Le temps semble venu de faire le bilan : les moments de bonheur et les ratages. Par petites touches, au gré du quotidien, sur un ton parfois grave, parfois plein de dérision, Jacques nous parle de sa vie, revient sur son passé, évoque, à peine, son avenir. Sa mémoire est pleine de fantômes, son intimité « pleine de souvenirs morcelés » qui fragmentent le récit et lui donne un rythme aléatoire, passant en permanence d'une pensée à une autre. On s'attache à ce vieux monsieur qui pourrait être l'un



d'entre nous : seul, lucide et patient, il commente avec détachement et bienveillance la vie bien ordinaire qu'il a menée, une vie que d'aucuns jugeraient décevante mais qui l'a comblé. C'est peut-être cela la sagesse : savoir se contenter et ne rien faire d'autre qu'attendre tranquillement, ce qui est déjà quelque chose. À méditer.

Christine Zahar

Maryse Barbance
TOXIQUES
Hurtubise HMH, Montréal,
2000, 153 p. ; 19,95 \$

Un Haïtien, peau toute sombre, dont le seul souvenir du père inconnu ouvre en lui les abîmes de la honte. Voici Gabin, au prénom généreux de comédien et de chanteur. Une psy hantée par le drame de la disparition de sa mère, en Espagne, alors qu'elle n'était qu'une enfant. Voici Marianne, au svelte prénom républicain. L'exil, la perte des ancrages, Internet n'y remédie pas : il vit dans un trou de Lachine, elle tient cabinet et enseigne à l'université ; il fréquente la poésie, elle glisse par la danse ; il dérive au gré d'un destin surnois, porteur d'un Mal absolu, elle organise rigoureusement sa traversée des apparences, en cette culture qu'elle semble estimer insensible. Deux logiques d'angoisse, deux quêtes d'identité. Deux grâces aussi, deux races, deux fuites.

Puis un jour (ou est-ce un

soir ?), les pas perdus de Marianne rencontrent la voix d'oiseau de Gabin au cœur de l'amertume vertigineuse, héritée de la Barcelone de leur enfance : « Gabin m'a ressaisi en des liens que j'avais abandonnés. » Étrange que cet homme riche de sang, ayant perdu ses repères, dissocié de lui-même, n'entrant en relation avec les autres que pour jouir de son silence, en vienne à permettre à cette femme d'une tristesse opaque de s'ouvrir à ses émotions les plus enfouies, à ses peurs les plus délirantes. Sont-ce ses mains de guérisseur, sa déréliction ou son « irrespiration » qui stimulent la montée d'affection, au point où elle sent par moments une « peau commune » ? Comment le savoir ? L'essentiel est ici qu'il lui permet de toucher en elle-même quelque chose que sans lui elle risque de perdre à jamais. Une fois attaché à cet errant « voué à la brûlure des choses », elle aborde aux eaux de l'amour fou. En cette rencontre, villes, vies et mouvements se fondent et se confondent dans les mémoires tatouées au creux de chaque cellule de leur corps.

Il y a dans ce premier roman à la belle langue et à l'émotion frémissante une attention caustique aux tendres forces de la passion et aux inepties de notre système destructeur d'altérités, promotrices d'illusions. Un rythme, des êtres humains, une expérience.

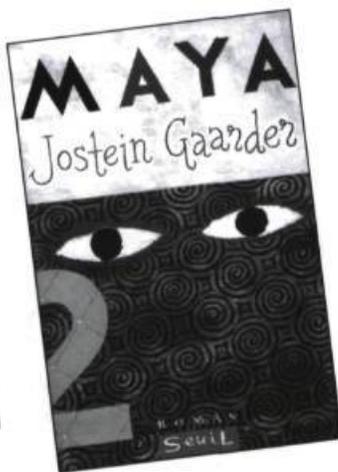
Michel Peterson



Michel Houellebecq
LANZAROTE
Flammarion, Paris, 2000,
90 p. ; 39,95 \$

Après avoir fait paraître un disque de rock atmosphérique, Houellebecq s'attarde encore un peu en dehors des sentiers du roman, le genre qui l'a pourtant rendu extrêmement célèbre. Il s'agit d'un très beau coffret de deux livres, rassemblant un récit et des photographies ayant pour thème l'île de Lanzarote, située parmi les Canaries. Mais ce serait mal connaître l'auteur que de s'attendre à un voyage dénué d'équivoque. Un fois lu le fameux récit, on ne regarde en effet plus de la même façon les paysages volcaniques représentés par les photographies du second livre, qui malgré leur qualité variable offrent un ensemble intéressant.

La chose pourrait sembler un appendice enjolivé aux *Particules élémentaires* : un



Jostein Gaarder
MAYA
Trad. du norvégien
par Hélène Hervieu
Seuil, Paris, 2000,
411 p. ; 29,95 \$

personnage plutôt blasé trompe l'ennui en allant passer la première semaine de l'an 2000 sur une île peu touristique, où les principales attractions sont des amas de roches noires et des aménagements de cactus. Heureusement surviennent deux lesbiennes allemandes, qui voudront bien inclure le narrateur dans leurs jeux sexuels. Ils inviteront bien Rudi, un flic belge déprimé, à participer à leurs ébats, mais sa sourde dépression le précipitera plutôt vers la secte des azraéliens, en tous points conforme à celle de Raël, qui compte construire son ambassade extraterrestre sur l'île.

Mettant en scène le désarroi actuel de l'humanité occidentale, Houellebecq superpose les possibilités existentielles avec humour et gravité, sous-entendant une Apocalypse dont il se veut le chroniqueur. Chose certaine, cette acidité du regard soulage, sans qu'on partage nécessairement les

pensées souvent méprisantes du protagoniste principal. Quelque chose se prépare dans la décadence et les destructions, mais il faudra peut-être, pour y assister, attendre autant de temps qu'il en a fallu pour voir se régénérer la vie sur le sol carbonisé de Lanzarote. « [...] ce qui était arrivé à Rudi aurait pu arriver à chacun de nous ; plus personne n'était à l'abri. Aucune position sociale, aucun lien ne pouvait plus être considéré comme assuré. Nous vivions les temps de tout avènement et de toute destruction possibles. »

Thierry Bissonnette

Tout commence fort à propos pour un roman philosophique sur l'évolution et la biodiversité : nous sommes à Taveuni, l'île du changement de date, deux ans avant le tournant du millénaire. S'y croisent un biologiste, un journaliste, une militante écologiste, un écrivain et une danseuse, qui devisent sur un ton parfois badin, parfois on ne peut plus mystérieux, sur l'histoire naturelle. Au milieu du livre, tout bascule, laissant inabouties les discussions du narrateur avec son alter ego, le gecko, ou avec les autres visiteurs de l'île. Le lecteur aura du mal à retomber sur ses pattes, les discussions

étant trop allusives pour qui ne connaît pas déjà les débats actuels sur le darwinisme, et qui se trouve ainsi plongé dans le fantastique.

Gaarder fait manifestement confiance à l'intelligence du lecteur, mais l'embrayage d'un palier à un autre ressemble plus à une pirouette qu'à un approfondissement du propos ; enfin on passe à un roman d'amour, lui même à plusieurs tiroirs. Ce roman-gigogne appuie trop sur chaque niveau et pas assez sur leur articulation : on quitte chacun sans retour, sans boucler la boucle, et le mystère des dialogues de la première partie tombe à plat. À cause des ruptures de ton, on a du mal à saisir l'intention de l'auteur. Peut-être le livre est-il trop long, tout simplement ?

Andrée Fortin

Alice Ferney
LA CONVERSATION
AMOUREUSE
Actes Sud, Arles, 2000,
472 p. ; 38,95 \$

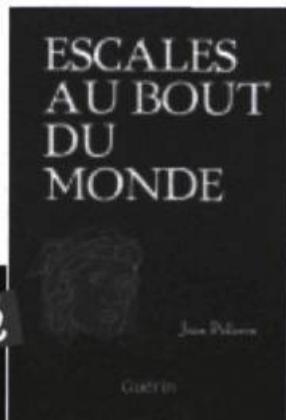
Un homme d'âge mûr remarque une jeune femme à l'école où ils vont chaque jour reconduire leurs enfants. L'évidence du désir de l'homme suscite d'abord la curiosité de Pauline et réveille ensuite en elle la satisfaction de plaire. Elle accepte donc une invitation à passer la soirée avec Gilles, qui n'est pas spécialement beau ni élégant, mais qui dégage une assurance faite de réelle confiance en soi. Toute la soirée,

ESCALES
AU BOUT
DU
MONDE

Jean Pellerin (1917-2001)

nouveauté

208 pages



Voir le monde avec les yeux du cœur : c'est ce que l'auteur a tenté de faire au cours de ses nombreux voyages.

Bien sûr, il y a les guerres, le racisme, le fanatisme religieux et politique. Mais il y a surtout l'impassibilité de la grande Nature, et la chaleur humaine qu'on retrouve dans tous les coins de notre fascinante planète. Mais il faut s'efforcer d'avoir l'œil ouvert, et le bon. Bon voyage!

GUÉRIN Montréal
Toronto

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481, Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>
Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

ils sauront tous deux qu'ils sont ensemble parce qu'il a envie de faire l'amour avec elle et qu'elle est attirée par ce désir qu'il a d'elle. Comme elle aime son mari et qu'elle n'est pas prête à vivre une réelle intimité avec Gilles, ils passeront la soirée à parler ; à parler d'amour au lieu de le faire et cela donnera lieu, au-delà de la conversation, à une « sous-conversation ». C'est à dessein que j'emprunte ce terme, qui résume l'art des tropismes de Nathalie Sarraute. En effet, dans un contexte beaucoup plus défini (les personnages et les lieux sont concrètement cernés) et une écriture moins formaliste, Alice Ferney exprime – comme Sarraute – ce que les paroles dites camouflent souvent de vérités mal assumées et de pensées contradictoires.

En contrepoint à la conversation des futurs amants, nous voyons évoluer leurs conjoints avec quelques amis à une soirée où les hommes regarderont un match de boxe pendant que les femmes se tiendront compagnie dans une autre pièce. Outre qu'elle permet de faire en sorte que les hommes et les femmes s'entretiennent entre pairs de leurs difficultés amoureuses, cette ségrégation sexuelle concrétise très habilement le propos du roman, qui pourrait tenir dans une formule de Lacan : « Il n'y a pas de rapports sexuels. » Cette phrase, conçue pour être choquante, est souvent mal comprise. Mais quand Alice Ferney répète, adoptant tour à tour le point de vue de chacun des personnages principaux, que « [l]'horloge des femmes et celle des hommes dans l'amour n'ont pas les mêmes aiguilles », elle ne dit pas autre chose. Ce qui a séduit Pauline, c'est le désir que Gilles avait pour elle, c'est le sentiment d'avoir été distinguée, elle est déjà dans la romance et son sentiment, très narcissique, a besoin de la

durée pour s'épanouir. De son côté, Gilles est séduit par ce qu'il voit, il est dans l'instant, non pas qu'il ne soit pas sincère, mais il n'envisage pas ce qui peut advenir du couple encore hypothétique qu'ils forment. Leurs rapports sont donc en continuel décalage sans que l'on puisse dire qu'ils sont de mauvaise foi. « La chose qui les rapprochait (qu'il fût homme et elle femme) était celle qui les séparait : il ne savait pas deviner de quelle façon elle raisonnait et ce qu'elle attendait de lui. »

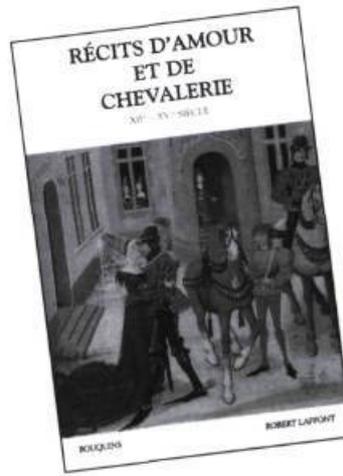
Ainsi, sans jeter la pierre aux uns ou aux autres, Alice Ferney réussit admirablement à exposer les difficultés amoureuses inhérentes au fait que, au-delà des clichés et des stéréotypes, les hommes et les femmes ont souvent des sensibilités structurées différemment.

Hélène Gaudreau

Danielle Régnier-Bohler
(sous la dir. de)
RÉCITS D'AMOUR
ET DE CHEVALERIE
XII^e-XV^e SIÈCLE

Robert Laffont, Paris, 2000,
1270 p. ; 49,95 \$

Les amateurs de littérature médiévale apprécieront la récente publication de douze « récits d'amour et de chevalerie » composés du XII^e au XV^e siècle. Signataire de la présentation générale, la professeure Danielle Régnier-Bohler et huit de ses collègues introduisent chacun de ces textes narratifs qui puisent à diverses sources : la tradition antique, l'épopée, les légendes folkloriques et, particulièrement, le fonds arthurien. La définition canonique de l'intertextualité, de Julia Kristeva, trouve d'ailleurs ici une illustration convaincante. Ces romans font le récit de longues quêtes amoureuses et de moult combats lors de guerres et de



tournois où se distinguent toujours quelque héros royal, jeune, beau, courtois, fougueux, qui, comme dans les contes merveilleux auxquels les textes empruntent, réussit la plupart du temps à vaincre les plus grands obstacles pour retrouver et épouser l'élue de son cœur. Celle-ci, bien sûr, ne le cède en rien à son ami en beauté, en générosité, en courage, en moralité, en noblesse...

Le lecteur d'aujourd'hui ne peut plus apprécier le rythme ni la musique des vers octosyllabiques originaux, disparus lors de la traduction de l'ancien et du moyen français au français moderne. Il remarque en revanche les nombreux artifices dont la littérature universelle s'est nourrie de tous temps et qui vont du déguisement à l'utilisation de la fausse lettre, des complots iniques aux évanouissements répétés, de l'intervention du hasard (ou de la main divine) au triomphe de la vertu et au châtement du mal, des rebondissements en cascade au *happy end* attendu... Dans ces récits à scènes répétitives, aux tons multiples et à visées volontiers moralisatrices, il est intéressant de noter encore la disparition progressive des personnages allégoriques en vogue aux XII^e et XIII^e siècles.

Récits d'amour et de chevalerie est une publication utile, réalisée avec soin, où l'annotation est faite avec justesse et sobriété tout à la fois. Elle offre de surcroît un judicieux « lexique des termes

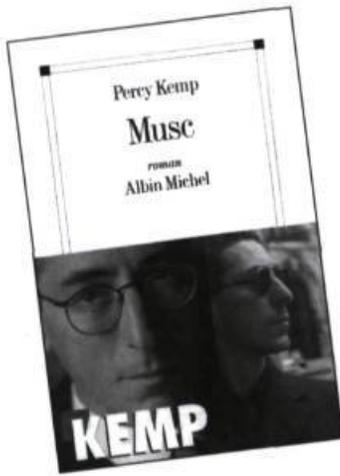
de civilisation », un pertinent index des lieux et personnages évoqués et, enfin, une excellente bibliographie des « principaux ouvrages qui concernent la production romanesque du Moyen Âge ».

Jean-Guy Hudon

François Barcelo
J'ENTERRE MON LAPIN
VLB, Montréal, 2001,
119 p. ; 14,95 \$

Quand un déficient s'avise de tenir son journal, le risque est grand de voir déferler le misérabilisme, surtout si le Sylvain en question est, de surcroît, muet. Avec François Barcelo aux commandes, on navigue à réconfortante distance de cet écueil. Comme d'habitude, l'humour est là, mais il s'exerce non pas contre le sympathique démuné, mais contre tous ceux qui lui rendent la vie inintelligible. Sylvain ne comprend que le plus obvie, mais le lecteur, lui, voit bien que le système ne traite pas de la même manière toutes les personnes qui demandent une greffe d'organe, que les magouilles trouvent partout un terreau favorable, que bien peu se font scrupule d'exploiter une main-d'œuvre sans défense. Sylvain voit et raconte.

Comme le titre en témoigne, les mots et les clichés subissent, pour notre plus grand plaisir, le traitement Barcelo. Sylvain, en effet, comprend souvent autre chose que ce qui est dit. Il retient les



sons, déforme sans savoir et confie à son étonnant journal de savoureuses variantes des expressions courantes.

Merveilleux conteur, Barcelo fait soupçonner à quoi se résume la vie de Sylvain. Dans un système qui endort la conscience en ménageant à des déficients de petits emplois artificiels et méprisés, Sylvain est celui qui met les réponses affirmatives dans une série d'enveloppes et les négatives dans l'autre série. C'est tout. Mais il note ce qu'il voit, éprouve un imperceptible étonnement et perce enfin le mystère de sa vie. Un livre joyeux et drôle. Et pourtant émouvant.

Laurent Laplante

Percy Kemp
MUSC

Albin Michel, Paris, 2000,
175 p. ; 27,95 \$

Monsieur Eme, Armand de son prénom, est une personne distinguée. Homme méticuleux et soigneux, il ne laisse rien au hasard. Aussi planifie-t-il tout et, la routine aidant, il n'est jamais pris au dépourvu. Retraité, 69 ans, Monsieur Eme aime la vie et il coule des jours heureux. Un jour qu'il a rendez-vous avec sa maîtresse, Eve, qu'il fréquente depuis douze ans, celle-ci lui dit qu'il sent bon « mais différent ». Or Monsieur Eme, qui utilise le même parfum depuis quarante ans, est décontenancé par ces deux mots anodins. « Lui qui faisait preuve envers ses ma-

tresses d'une grande infidélité, affichait une fidélité à toute épreuve pour cette eau de toilette qui traçait, par sa forme olfactive, les contours de son image publique et définissait l'aire de son rayonnement en société. »

C'est donc l'identité de Monsieur Eme qui est remise en question par ce parfum qui lui fait soudainement faux bond. Après enquête, Monsieur Eme apprend, à son grand désarroi, que Musc n'est plus fabriqué à partir d'un parfum animal mais qu'il est dorénavant élaboré en laboratoire à partir de musc en composé nitré. Il était parvenu presque intact au seuil de la vieillesse. Rien, en fait, qui ne se dissimule par un habile subterfuge, n'avait altéré son image ; rien, hormis un petit événement, somme toute sans importance, qui tourne à l'obsession et révèle la faille dans cette personnalité apparemment solide et équilibrée. C'est avec un doigté peu commun que le charmant vieillard veillera néanmoins à résoudre son problème.

Percy Kemp, l'auteur de ce petit livre exquis que l'on dévore en une soirée, a créé un personnage pittoresque qui ne laissera aucun lecteur indifférent.

Sylvie Trottier

Michel Décaudin
(édition établie par)
ANTHOLOGIE DE
LA POÉSIE FRANÇAISE
DU XX^e SIÈCLE, vol. 1
Gallimard, Paris, 2000,
569 p. ; 16,95 \$

Jean-Baptiste Para
(édition établie par)
ANTHOLOGIE DE
LA POÉSIE FRANÇAISE
DU XX^e SIÈCLE, vol. 2
Gallimard, Paris, 2000,
676 p. ; 18,50 \$

L'édition en deux forts volumes d'une anthologie de la poésie française du XX^e siècle vient combler un besoin pour les amateurs de poésie et les curieux de cette forme de littérature qui, sans attirer les

Lire

pour faire durer l'instant

À PARAÎTRE

Ni sols ni ciels,
nouvelles de Pascale QUIVIGER.
L'enfance comme un récit primordial et terrible.

Bye-bye, bébé,
nouvelles d'Elyse GASCO
traduites de l'anglais par Ivan STEENHOUT.
La maternité est-elle soluble dans l'adoption ?

Loïn des yeux du soleil,
roman de Michel DUFOUR.
Le lauréat du prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 2000 livre son premier roman, hanté par le fantôme de Baudelaire.

Le ravissement,
roman d'Andrée A. MICHAUD.
Un roman peint de couleurs vives sur lequel règne la nécessité de l'interdit.

La petite Marie-Louise,
roman d'Alain CAVENNE.
Une costumière, un vétérinaire,
l'amour comme s'il s'agissait de la première fois.

Dictionnaire des verbes et adjectifs
pouvant être suivis d'une préposition
par Françoise BULMAN.
Quelle préposition utiliser ?
La question ne se posera plus.

À l'intérieur du labyrinthe,
roman de Vincent CHABOT.
Politique, aventure, guerre, religion, mysticisme sont
au rendez-vous en plein Moyen Âge.

Une ville lointaine,
roman de Maurice HENRIE.
Existe-t-elle vraiment, cette ville dont tout le monde
parle ? Peut-on prétendre y refaire sa vie ?

Le pharmacien,
nouvelles de Sylvie TROTTIER.
Brièveté, discrétion amusée du regard narratif :
humour et plaisir, dans la grande tradition des fabulistes.

L'instant même

foules, n'en demeure pas moins un baromètre des sensibilités esthétiques et des transformations qui secouent une époque. La poésie est toujours à la pointe des états du langage. En cela, elle est révélation, objet de culte et de vénération, ce qui ne veut pas dire qu'elle est lue. Paradoxe d'un genre littéraire, le plus ancien, le plus résistant, réputé difficile, pourtant. En plongeant dans ces deux tomes, nous relisons – et découvrons parfois – les surprises langagières que nous a réservées le siècle qui vient à peine de s'achever.

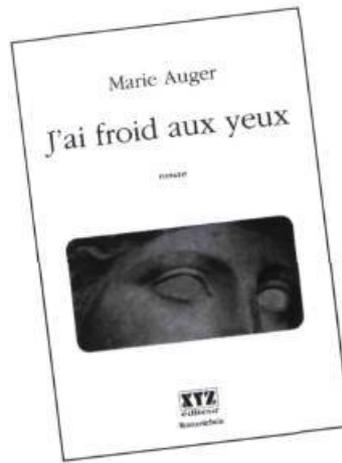
Le premier volume présenté par Claude Roy offre un panorama qui va de Paul Claudel à René Char, couvrant ainsi la première moitié de ce XX^e siècle rempli de révolutions sociales, comme de révolutions de styles. Claudel, avec ampleur, lance les dés sur le terrain d'une langue qui se déploie, s'estime légitime, se dore au vent des rebonds et des longues et lentes idées. Les surréalistes viendront, les dadaïstes, d'autres aussi, plus intimistes, individualistes, plus généreux encore, bousculer les règles du jeu, ouvrant de nouvelles voies au rêve comme au dérisoire. Puis la guerre. Porte de fer du monde européen. La guerre et ses sauts noirs, ses horreurs, ses empêchements. Et la réponse, hardie, lumineuse, enfouie dans l'humus des mots qui persistent à rêver. C'est une solidarité humaine à travers les mots qui travaille les poètes de la résistance. Viennent les Seghers, Éluard et Aragon. Un mot comme « Liberté » scande l'espoir. Les mots parfois s'emballent, s'amuse même, malgré la noirceur qui guette : Desnos, Michaux, Tardieu, Queneau. Le poème résiste, éclate de rire, d'angoisse aussi. Le premier volume se ferme sur un poème extrait de *La nuit talismanique* de René Char : « Ô ma petite fumée s'élevant sur tout vrai feu, nous

sommes les contemporains et le nuage de ceux qui nous aiment ! ».

Le second volume, présenté par Jorge Semprun, édité par Jean-Baptiste Para de la revue *Europe*, prend le pari de nous donner une idée très ouverte de la prolifération des formes et des voies poétiques explorées par les poètes nés avant 1947. Si le premier volume ne retenait de notre poésie que Saint-Denis Garneau, le second ouvre ses pages à un choix plus large de poètes québécois : Rina Lasnier, Anne Hébert, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Michel Beaulieu et Nicole Brossard sont au sommaire de cette anthologie qui montre la modernité de la poésie de langue française. Des poèmes d'Aimé Césaire, de Jacques Izoard, de Georges Haldas, de Kateb Yacine et d'Edmond Jabès entre autres, complètent ce panorama qui tient compte de la poésie qui s'écrit en français, hors de France. Cet impressionnant échantillonnage qui du surréalisme au formalisme, en passant par une écriture blanche, ludique, expérimentale ou lyrique, rend compte des préoccupations de la poésie française des dernières décades. D'André Frénaud à Valère Novaria, c'est une texture polyphonique qui laisse entendre avec beaucoup d'exigences de nombreuses modulations. En préface, Jorge Semprun écrit : « La poésie, donc, s'évanouit devant nous. Ou plutôt, elle apparaît, pour disparaître à nouveau quand nous pensons l'avoir saisie. Elle scintille un instant, étoile filante. »

Ces deux volumes donnent à lire des poèmes de 265 auteurs qui témoignent d'une vitalité exceptionnelle de la poésie française. À quand une anthologie de la poésie québécoise du XX^e siècle ?

Claude Beausoleil



Marie Auger
J'AI FROID AUX YEUX
XYZ, Montréal, 2000,
116 p. ; 16,95 \$

Il est difficile de placer une étiquette sur Mario Girard (à l'intention de ceux et celles qui ne le sauraient pas déjà, Marie Auger et Mario Girard sont un seul et même auteur, auxquels il faut ajouter Mario G., ce qui fait qu'ils sont trois en un) ; et je ne tenterai pas de le faire, bien que certains aient évoqué le fantôme de Réjean Ducharme et que d'autres aient entrevu un parallèle entre *J'ai froid aux yeux* et *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, roman qui semble en voie de devenir la référence ultime au Québec dès qu'un jeu de mots se pointe le nez dans un texte, ce qui, avouons-le, tournera bientôt au ridicule, sinon à l'absurde. Quelles que soient ses influences, perceptibles ou non, Mario Girard n'en possède pas moins une originalité qui vaut le détour et une maîtrise de la langue qui lui a permis de créer un univers n'appartenant qu'à lui.

Dans *J'ai froid aux yeux*, Mario Girard prête cette fois la parole à une jeune femme d'âge indéterminé qui tente de faire face au choc provoqué par le suicide de sa mère en s'enfermant dans le frigo, refuge qu'elle quittera de temps à autre pour dire sa façon de penser au cadavre de la défunte qui git toujours sur le plancher de la cuisine. Ajoutons à cela que le décès a lieu le jour de l'Halloween, que la

narratrice est asthmatique et que, au gré de ses réflexions, elle se métamorphosera en ourse polaire, et nous aurons pour ainsi dire une vague idée du décor et de la trame de ce roman que je n'ai pu me résigner à voir comme une métaphore, tant il apparaît dans l'ordre des choses que la narratrice élise domicile dans le réfrigérateur. Dès le départ, un fait est donc posé, indéniable, « Pauline, Cécile, Ophélie, Céliosie, c'est comme on veut » a bel et bien décidé de refermer sur elle la porte du frigo pour ne pas avoir à affronter une réalité qu'elle ne peut admettre. Ce qui n'empêche pas Mario Girard de multiplier les métaphores, de les travestir au passage en jeux de mots, d'avoir recours à maints glissements sémantiques qui tentent d'attraper au vol quelque bribe de vérité qu'un abord net et direct de l'expression aurait pu laisser passer, de détourner la phrase au profit d'un certain humour mais, aussi, d'une poésie qui ne parvient pas toujours à cacher un certain désarroi sous l'apparente légèreté du texte ; car, malgré l'extravagance de la situation, nous sommes véritablement en présence d'un drame.

Mario Girard sait donc imposer à son texte un rythme où le mot se balance sans cesse sur une corde raide, et même si je dois admettre qu'il force un peu la dose en ce domaine, cet auteur a le don particulièrement rare de vous déculotter une expression sans la rendre pour autant obscène et sans tomber dans la facilité, ou si peu, tour de force sur lequel devraient prendre exemple certains de nos humoristes. Mais, heureusement pour nous, Mario Girard n'est pas un humoriste, même s'il nous fait parfois rire. Mario Girard est un écrivain qui, à mon humble avis, n'a pas assez de lecteurs. Je n'ai pas fait de sondage ni de recherche à ce sujet, je sais seulement, d'instinct, qu'il devrait en avoir plus, des bons et des mauvais ; quand ça s'écrit, il en reste toujours quelques-uns.

Andrée A. Michaud